

L'architecte et ses abeilles

Par **Olivier PERRIQUET**

Artiste, Chargé de la recherche
Le Fresnoy - Studio National des Arts Contemporains

« *L'abeille confond par la structure de ses cellules de cire l'habileté de plus d'un architecte. Mais ce qui distingue dès l'abord le plus mauvais architecte de l'abeille la plus experte, c'est qu'il a construit la cellule dans sa tête avant de la construire dans la ruche* »
Karl Marx, Le Capital.

« *Sol en béton d'une patinoire, jeu logique, ammoniac, sable, argile, nappe phréatique, bactéries, algues, incubateur, abeilles, aquarium, verre commutable au noir, cellules cancéreuses humaines, paons chimériques, algorithme génétique, réalité augmentée, plafond automatisé, pluie* ». Voici, là où l'on s'attend habituellement à « *bois, métal, matériaux divers* » ou « *sculpture, techniques mixtes* », ce que nous pourrions lire sur le cartel de l'installation réalisée par Pierre Huyghe pour la manifestation *Skulptur Projekte* l'été dernier¹. L'artiste français a choisi une ancienne patinoire hors d'usage destinée à la destruction pour créer un biotope sophistiqué qui pourrait servir de décor à un film de science-fiction. Le sol de la patinoire a été découpé selon un principe inspiré d'un casse-tête logique inventé par Archimède, rappelant le Tangram, et le sous-sol en a été creusé. Autorisés à entrer par petits groupes, les visiteurs peuvent se déplacer librement sur les promontoires de béton autant que dans l'enceinte de l'ex-patinoire, qui évoque désormais un chantier de fouilles archéologiques, à moins que ce ne soit l'exécution des fondations d'une station spatiale sur une planète étrangère (la nôtre peut-être ?). Ou bien ne rappelle-t-elle pas la célèbre *Mer de glace* du peintre romantique allemand Caspar David Friedrich ?

Par moments, un bourdonnement nous fait lever les yeux et de larges panneaux, qui m'évoquent les ailes des *TIE Fighters* du film *Star Wars*, s'ouvrent dans le plafond décrépit, exposant le lieu aux éléments. Au centre de l'espace, sur une des plateformes, un aquarium en verre opaque se contente de renvoyer au visiteur son propre reflet, ne révélant son contenu que par intermittence : un mollusque venimeux ressemblant à un bernard l'hermite, au nom de *Conus Textile*, qui semble être à la fois le poumon, le cœur et l'ADN de cet écosystème. Sa coquille, arborant un motif complexe

¹ L'exposition a lieu tous les dix ans pendant l'été dans la ville de Münster. Cette manifestation est devenue aujourd'hui un événement incontournable de la scène artistique, au même titre que la Documenta de Kassel et la Biennale de Venise, deux expositions majeures qui sont programmées respectivement tous les cinq ans et tous les deux ans, et dont elle offre un contrepoint, par son caractère à la fois plus expérimental et plus convivial. La conjonction des trois astres a eu lieu l'année dernière avec la cinquième édition de cette manifestation.

qui est un exemple naturel d'automate cellulaire, a en effet servi de programme pour piloter l'opacité périodique de son habitat de verre et l'ouverture des auvents au plafond, et également de partition pour l'ambiance sonore sourde et discrète qui baigne le lieu, ressemblant (dans mon souvenir, qui ne promet pas d'être fidèle) aux échos d'un sonar ou de *quelque chose* qui sonderait l'espace ou tenterait de communiquer. On y trouve également deux ruches de glaise à taille humaine, dotées de capteurs, envoyant leurs données à un incubateur sur le bord de la patinoire où croissent des cellules cancéreuses.

L'artiste est connu pour réaliser des œuvres qui prennent la forme d'environnements, impliquant un ensemble d'animaux qui sont devenus son bestiaire et son vocabulaire personnels, chaque exposition étant l'occasion de reprendre et de poursuivre ce qu'il a écrit auparavant avec sa grammaire vivante. Les lieux d'exposition institutionnels, traditionnellement habitués à la matière inerte, sont ici confrontés, de même que le public, à un système autonome dans ses mouvements et transformations, ayant ses rythmes propres, auxquels l'artiste nous expose en les mettant en scène. On retrouve à Münster certaines composantes de l'installation qu'il avait créé à la Documenta de Kassel en 2012, où il avait introduit dans un terrain en friche un chien blanc avec une patte rose, qu'il laissait errer près d'une sculpture représentant un corps féminin dont la tête, transformée en ruche, était recouverte d'abeilles grouillantes.

La fascination qu'on éprouve devant cette sculpture réalisée avec du vivant n'est pas étrangère au fait qu'on s'identifie à cette masse anthropomorphe, tout en connaissant le danger d'être à la merci de l'essaim venimeux. Si on trouve des traces de ce fantasme dans la fiction (le film des années 1970, *Invasion of the bee girls*, offre sur le sujet un cocktail bien dosé de science-fiction, d'érotisme et d'horreur), celui-ci donne également lieu à un rituel qui se pratique réellement. Le documentaire *YúYú*, réalisé en 2014 par Marc Johnson, montre un apiculteur chinois, Shé Zuǒ Bīn, qui se tient debout sur un rocher durant plusieurs heures, pendant que des millions d'abeilles viennent lui recouvrir le corps, réalisant ainsi un rituel de purification qui l'unit à la nature, de façon à ce que la vallée du Yangtsé retrouve son équilibre au printemps.

L'abeille est emblématique de cet équilibre avec la nature. On observe depuis une dizaine d'années un phénomène, apparu initialement aux États-Unis, connu sous le nom de *Colony collapse disorder* (syndrome de disparition des abeilles), dont



After Alife Ahead de Pierre Huyghe – image © Olivier Perriquet

les causes ne sont pas encore déterminées avec certitude. L'abeille pourrait être une des premières espèces communes à disparaître, avec tous les bouleversements de l'écosystème qu'on imagine, puisqu'elle est un des vecteurs principaux de la pollinisation et joue un rôle important dans l'agriculture. Là aussi, la fiction s'est emparée du thème. Il sert de base au scénario du livre *Generation A* de Douglas Coupland, où une pique d'abeille devient un événement suffisamment extraordinaire pour déclencher une action du gouvernement ; de même, dans *Hated in the Nation*, un épisode de la série d'anticipation britannique *Black Mirror*, des abeilles robotiques ayant remplacé leurs ancêtres vivantes, toutes décimées, sont piratées à des fins malveillantes.

Sur le site de Münster, seuls manquent à l'appel les paons « chimériques », c'est-à-dire partiellement albinos à cause d'une anomalie génétique, pourtant annoncés par l'artiste au générique. Si on ne trouve nulle trace de ces oiseaux chimères (assurément bien nommés), c'est qu'ils ont du être exfiltrés, me renseigne le gardien du site, incommodés par un environnement qui ne leur convenait pas, heureux peut-être de pouvoir échapper à cet écosystème artificiel qui n'appartient qu'à l'imaginaire humain.

En déambulant ainsi dans ce panorama rétro-futuriste, tels des voyageurs temporels, visitant un avenir qu'on ne saurait situer avec précision sur la ligne du temps, nous pénétrons dans un espace étrangement inquiétant, à la manière des explorateurs du film *Stalker* de Tarkovski, visitant *la zone*, une friche habitée par une puissance surnaturelle. Le titre de la pièce, *After Alife Ahead* (Après la vie artificielle à

venir ?), laisse penser que nous sommes dans un futur lointain, bien après l'avènement de la *singularité* prophétisée par Ray Kurzweil et largement médiatisée par les adeptes du transhumanisme. Il s'est même écoulé beaucoup de temps, peut-être plusieurs hivers nucléaires, avant que la nature ne repousse dans ce milieu (post-)post-industriel. Le vivant reprend ses droits mais c'est une biocénose vénéneuse, malade, que nous contemplons pourtant avec une admiration ambiguë.

Dans un livre intitulé « *L'Univers sans l'homme* », l'historien de l'art Thomas Schlessler retrace les origines de notre attrait presque morbide pour ces visions tragiques, dépourvues de la présence humaine, qu'il fait remonter au paysagisme romantique. La prise de conscience de la capacité de l'homme à détruire l'humanité toute entière et la robotisation future de ce qui était du domaine de l'humain achèvent de peindre cette forme a-humaine pour laquelle nous avons commencé à mûrir un mystérieux plaisir esthétique.

Au cœur de cette mise en scène raffinée, le silencieux animal marin qui dévoile par moments sa présence derrière une vitre teintée reste un étranger insaisissable, trop éloigné du mammifère pour susciter une empathie consciente. Pareillement à cette écrevisse surgie dans un rêve relaté par Carl Gustav Jung dans *L'homme à la découverte de son âme*, que ce dernier analyse comme la manifestation de notre inconscient le plus profond, celui qui correspondrait au stade le plus archaïque du développement de notre cerveau, il suscite une tendresse impossible à décrire. Huyghe nous fait tremper ici dans un endroit trouble du désir. ■